

le prisonnier, s'il est vivant; la mort du prisonnier relève seule le soldat de cette obligation. Mais le centurion aimait ou estimait trop saint Paul pour le laisser tuer. Il défendit à ses soldats d'exécuter leur dessein, et il régla que les hommes qui savaient nager quitteraient le bâtiment les premiers, et s'en iraient gagner la terre. Tous les autres furent portés sur des planches, et quelques-uns sur des pièces du navire, et finalement tous parvinrent à terre. Ils reconnurent alors qu'ils se trouvaient dans l'île de Mélita.

Qui n'admirerait le rôle de saint Paul en cette circonstance? Il est tranquille, il console, il encourage, il prophétise, il voit et prévoit tout, et, le capitaine du navire ne paraissant pas dans le récit des *Actes*, c'est saint Paul qui remplit en quelque sorte sa fonction. C'est lui qui préside au sauvetage de 276 personnes, dont il semble que la plupart auraient péri, s'il n'eût été là. Aussi la reconnaissance est bien pour quelque chose dans la volonté qu'a le centurion de sauver le sauveur de tous.

CHAPITRE XXIV

Mélita. — Malte. — Les Maltais. — La Vipère. — Miracles.
— Conversion de Publius. — Les Dioscures. — Syracuse.
— Reggio. — Pouzzoles. — La Via Appia. — Rome.

Une question qui n'intéresse aucunement la foi, mais simplement la géographie historique, a été discutée au sujet de l'île dans laquelle abordèrent saint Paul et ses 275 compagnons de naufrage. Le texte la nomme Mélita. Il y avait du temps de saint Paul deux îles fort distinctes l'une de l'autre, et appelées toutes les deux Mélita. L'une était située dans la mer de Sicile, et c'est aujourd'hui l'île de Malte; l'autre était située dans l'Adriatique, et c'est présentement l'île de Melada. A une certaine époque, Melada fut possédée presque tout entière par une congrégation de Bénédictins qui ne manquèrent pas de soutenir que saint Paul, en se rendant à Rome, avait fait naufrage à Melada. Ils s'appuyaient principalement sur ce que saint Paul parle de l'Adriatique. Or, Melada est dans l'Adriatique, tandis que Malte n'y est pas. Un illustre bibliothécaire de la Sorbonne au XVIII^e siècle, l'abbé Lavocat, s'est prononcé pour Melada, comme les Bénédictins¹; mais l'autre opinion a prévalu. Il paraît que les géographes de l'antiquité donnaient à l'Adriatique une telle

1. *Recueil B*, pp. 19-123, Luxembourg, 1752.

étendue que Malte s'y trouvait comprise aussi bien que Melada.

La situation de Malte en faisait naturellement une station commerciale, et c'est pourquoi, dès la plus haute antiquité, Malte fut occupée par une colonie phénicienne. Des Phéniciens elle passa aux Carthaginois, et leur fut ravie au cours de la seconde guerre punique par le consul Tibérius Sempronius, l'an 218 avant J.-C. Malte était célèbre pour ses laines et ses belles étoffes de coton qui servaient à confectionner la *vestis melitensis*, comme on disait à Rome. Sur la côte nord-est de l'île, il y a une baie, la baie de Saint-Paul, et un savant anglais, Smith de Jordan-Hill, a démontré dans une très remarquable étude sur la controverse entre Melada et Malte, que l'on doit se prononcer contre Melada, et que la baie de Saint-Paul à Malte est réellement le lieu où abordèrent les naufragés.

La baie de Saint-Paul se trouve côte sud-est de Malte, dans la direction de la poussée par mer venant de la côte ouest de la Crète. A l'entrée de la baie se dresse un îlot rocheux et escarpé, le Salmoon, séparé de la terre ferme par un goulot étroit dans lequel s'engouffre la mer, s'ouvrant par force une voie, et traversant l'eau plus calme de la baie. C'est là que se rencontrent les vagues arrivant des deux côtés opposés, et là aussi que la proue du navire s'immobilisa dans la vase, tandis que la poupe sans défense fut mise en pièces. Au sommet du rocher, on a élevé récemment une statue colossale de saint Paul. Le grand apôtre fut-il transporté à Malte sur des

planches, sur les épaules d'un marin ou d'un passager, ou nagea-t-il jusqu'à la grève? Il savait certainement nager, puisque la natation faisait partie du programme de l'éducation des petits Juifs. Il dut, peu après sa délivrance du danger mortel, se désaltérer à une fontaine, — la Fontaine de l'Apôtre; — il y a encore une petite chapelle et un fort baptisés de son nom, et une grotte où l'on prétend qu'il se retira. La tradition indique en outre au touriste plusieurs autres souvenirs de lui à Citta-Vecchia, qui était à l'époque du naufrage la capitale de l'île et la résidence de son gouverneur. Ces souvenirs sont-ils tous authentiques? Nous n'avons pas à discuter là-dessus; mais nous considérons comme parfaitement établie l'identification de Mélita avec Malte.

Saint Luc appelle les Maltais des *barbares*. Cela signifie que les Maltais n'étaient pas des Grecs, et rien de plus. Il n'en faut rien inférer touchant le caractère des habitants de l'île de Malte. Ils se révèlent à nous, au contraire, dans le récit de saint Luc, comme de braves gens, très humains dans leur conduite à l'égard des naufragés. Ils ont pitié d'eux et ils allument un bon feu pour les réchauffer. Saint Paul veut les aider et ramasse une certaine quantité de bois mort. Le mot grec n'exprime pas clairement, comme la Vulgate, que c'étaient des sarments de vigne. Parmi les branches il y avait une vipère engourdie. Sous l'action de la chaleur, elle se réveilla et s'attaqua à saint Paul. Elle le mordit si bien qu'elle demeura suspendue à sa main. Fidèle à ses habitudes

de sincérité, un de nos lettrés qui a écrit la Vie de Jésus et la Vie de saint Paul dit naïvement de cette vipère et de saint Paul : « On crut qu'elle l'avait mordu. » Comment aurait-elle pu, sans le mordre, demeurer suspendue à sa main ? Les Maltais étaient bien obligés de s'en rapporter au témoignage de leurs yeux. Ils en tirèrent immédiatement une conclusion très défavorable à l'apôtre. Il était prisonnier, et peut-être portait-il des chaînes. Il vient d'échapper à un naufrage. Les dieux ne l'en ont-ils préservé que pour le livrer aussitôt à une mort plus affreuse, l'empoisonnement par le venin d'une vipère ? Ce devait être un bien grand criminel pour être ainsi frappé, immédiatement après avoir été sauvé ! La malédiction du ciel pesait sur lui. Ils s'attendaient à le voir d'un moment à l'autre tomber à terre, gonflé et foudroyé par le virus impitoyable. Mais saint Paul secoua sa main, et la vipère devint la proie du feu. Le Maître n'avait-il pas dit de ses Apôtres : « Ils prendront impunément les serpents, et s'ils boivent du poison, le poison ne leur sera pas nuisible ? » Les Maltais se demandaient qui était cet étrange prisonnier des Romains, et ils se disaient : « C'est un dieu ! » Le peuple s'en va souvent ainsi subitement d'un excès à l'autre. Saint Paul saura lui-même éclairer ces aveugles et les amener à l'adoration du seul Dieu véritable dont il est le prédicateur. Le premier de l'île, Publius, avait dans le voisinage une propriété de campagne ; il y recueillit les naufragés et les y traita pendant trois jours en homme qui s'entend à pratiquer la vertu d'hospitalité. Saint

Luc appelle Publius « le premier de l'île », sans doute parce que l'île soumise à la suprématie romaine n'était ni assez importante, ni assez populeuse pour avoir un gouverneur à elle. Elle relevait du gouvernement de la Sicile.

Le père de Publius était alors malade ; il souffrait de la fièvre et de la dysenterie. Saint Paul entra dans la chambre où il gardait le lit, pria, lui imposa les mains et le guérit. Ce n'était là qu'un commencement. Tous les malades de l'île vinrent d'eux-mêmes à saint Paul, ou se firent apporter à lui, et ils furent pareillement guéris. L'apôtre fit par ces miracles triompher J.-C. Il convertit presque tous les Maltais, et une tradition vénérable nous apprend qu'avant de les quitter il leur donna Publius pour évêque. D'après saint Jérôme, ce Publius mourut martyr.

En lisant saint Luc, on se pose à soi-même une question. Publius hébergea-t-il à sa campagne pendant trois jours saint Paul et quelques-uns de ses disciples seulement, ou les 276 naufragés tous ensemble ? Ceux qui n'admettent pas la probabilité de cette dernière hypothèse n'ont pas songé à ce qu'étaient à cette époque les riches romains et leurs habitations. Quelquefois ils possédaient et logeaient mille esclaves, et plus encore. Publius, qui paraît avoir été un de ces riches, a donc pu recueillir aisément et traiter convenablement pendant trois jours les 276 naufragés. Les autres Maltais se partagèrent ensuite la bonne œuvre. Ils comblèrent d'honneurs saint Paul et les siens, et munirent le navire qui

devait les éloigner d'eux après trois mois d'hivernage, de toutes les provisions nécessaires. On prétend que Dieu a accordé, en souvenir de l'apôtre, de singulières propriétés curatives contre la morsure des serpents à la terre de l'île de Malte, et on ajoute qu'il n'y a plus aucun serpent venimeux dans ce pays depuis le passage de saint Paul¹. Nous mentionnons ces dires sans nous arrêter à en faire l'examen critique. En 1530, Malte fut donnée aux Chevaliers de Jérusalem, qui prirent le nom de cette île, et en firent le boulevard de la Chrétienté contre l'infâme et cruelle barbarie musulmane. Où sont aujourd'hui ces héroïques défenseurs et vengeurs des Chrétiens ?

Au retour de la saison favorable à la navigation, il y avait à Malte, en partance pour Rome, un navire alexandrin orné à sa proue des images de Castor et de Pollux. De leur vivant, ces deux héros avaient chassé les pirates et assuré, en en purgeant la mer, la vie et la fortune des navigateurs, non pas contre les colères subites de l'inconstante, mais du moins contre un redoutable péril auquel étaient exposés ceux qui se risquaient sur ses flots. A cause de cela, les païens considéraient Castor et Pollux comme les dieux de l'Océan. Ils en avaient fait les protecteurs des marins, même dans la tempête. Il est resté parmi les Chrétiens quelque chose de cette superstition antique, puisque les matelots portugais, en particulier, regardent comme d'un bon augure l'apparition au ciel de Castor et de Pollux, deux

1. Sponde, *ad ann.* 58, a. 93.

étoiles voisines du signe des Gémeaux. C'est là, disaient les païens, que Jupiter avait placé les deux frères, en les rendant participants de l'immortalité. On appelle Castor et Pollux les Dioscures; on les désigne ainsi par un seul nom que saint Luc a employé dans son texte, et qui a été traduit du grec en latin par un seul mot encore : « Castores. » Il est bon de noter ici que les païens avaient l'habitude de mettre soit à la proue, soit à la poupe de leurs navires, des images de dieux patrons et protecteurs.

Le centurion Julius embarqua ses soldats et ses prisonniers sur les *Dioscures*, et bientôt, poussés par le vent du midi, les voyageurs abordèrent en Sicile, où ils ne demeurèrent que trois jours. Le port qui les reçut fut l'un des deux ports de Syracuse, ville autrefois très importante, et qui, à cette époque, n'avait pas perdu toute sa première splendeur. Fondée par une colonie de Corinthiens, Syracuse avait eu à soutenir deux sièges mémorables, l'un de la part des Athéniens, et l'autre de la part des Romains. Après plusieurs combats sur terre et sur mer, les Athéniens avaient été obligés de se rendre à discrétion. Les Romains vinrent ensuite sous la conduite de Marcus Claudius Marcellus, et, à ce moment, Syracuse était une des plus grandes et des plus belles cités du monde.

Elle était divisée en quatre parties, ou plutôt en quatre villes distinctes, séparées entre elles par des fossés, des fortifications, et entourées toutes ensemble d'une triple muraille. Trois forteresses défendaient ses ports, et Syracuse passait pour être inexpu-

gnable. Elle avait plus de sept lieues d'enceinte, et ne renfermait pas moins d'un million d'habitants.

Lorsque Marcellus l'assiégea, un homme de génie, le fameux Archimède, inventa pour la préserver des machines puissantes qui soulevaient hors de l'eau les vaisseaux romains pour les plonger dans la mer, ou pour les briser, et des miroirs qui en concentrant les rayons du soleil incendiaient la flotte ennemie. Marcellus fut contraint de convertir le siège en blocus, et il ne dut la victoire qu'à la trahison des mercenaires au service de Syracuse, et à l'imprudence des Syracusains eux-mêmes. Ils se relâchèrent de leur vigilance accoutumée, afin de célébrer une fête de Diane. Leur ville fut livrée au pillage, et un soldat obscur tua Archimède sans le connaître.

Marcellus avait pourtant promis une forte récompense à celui qui le lui amènerait vivant.

Une innombrable quantité d'objets d'art fut transportée à Rome, et ne contribua pas peu à y développer et à y perfectionner les goûts artistiques qui prévalurent plus tard dans la capitale de l'univers.

Syracuse était tombée depuis trois siècles au pouvoir des Romains, quand saint Paul y arriva. Elle était toujours magnifique quoique bien déchuë de son ancienne splendeur. Un auteur protestant croit que saint Paul lui donna en trois jours les premiers enseignements chrétiens qu'elle ait eus¹. Telle n'est pas l'opinion de l'auteur d'un ouvrage intitulé : *Antiquitatum christianarum institutiones*. Il adopte

1. Bartlett, *Footsteps of our Lord*, p. 221.

comme appuyée sur de très solides fondements une tradition d'après laquelle saint Pierre aurait envoyé saint Marcien, d'Antioche en Sicile, pour y prêcher l'évangile¹. Le martyrologe romain² et un vieux bréviaire gallican sont d'accord sur ce fait, qui paraît être suffisamment établi. Quand saint Paul arriva à Syracuse, il y avait donc déjà dans cette ville des chrétiens et une église chrétienne pour l'y accueillir³. Les chrétiens de Syracuse se disputèrent l'honneur de recevoir dans leur maison en qualité d'hôte l'illustre prisonnier ; mais saint Marcien l'emporta sur tous. Saint Paul offrait le saint sacrifice de la messe dans une grotte que l'évêque avait convertie en église, et consacrée, après en avoir expulsé les démons.

Le grand apôtre visita les environs, prêchant J.-C., le royaume du ciel, la pénitence, et guérissant un grand nombre de malades, principalement dans un bourg situé à deux lieues et demie de Syracuse. On y voit encore une très ancienne église, bâtie en souvenir de son passage, et près de cette église un puits dont l'eau miraculeuse restitue la santé aux malades qui la boivent, en invoquant la protection du saint, qui lui-même avait bu de cette eau : c'est depuis lors qu'elle jouit d'une vertu curative.

Après avoir quitté Syracuse, le navire alexandrin fit un détour pour ne pas sombrer dans l'horrible gouffre de Charybde, si fécond en naufrages, et il s'engagea entre Messine et Reggio. En mémoire de

1. T. I, p. 128. — 2. 14 *januarii*. — 3. *Corn. a Lapide*, in cap. xxviii Act.; Simon, *Dict. Bibl.*, Syracuse.

cette traversée, une église a été construite à la cime d'une montagne au pied de laquelle passent ceux qui vont d'Orient en Occident par la Sicile. La population des alentours a pour saint Paul une particulière vénération.

Les voyageurs s'arrêtèrent à Reggio, ville de la Calabre ultérieure, bâtie en face de Messine, et vis-à-vis de la Sicile dont elle faisait autrefois partie, mais dont elle fut détachée par un tremblement de terre, et de continuels coups de mer¹. Reggio s'appelaient *Julium Regium*, et Jules César l'embellit de magnifiques édifices. C'est là que l'empereur Auguste avait exilé Julie, sa fille unique, et il avait fait de Regium, grecque d'origine, une colonie navale. Elle se relevait de ses ruines, quand l'apôtre y vint.

Les divinités tutélaires de Reggio étaient Castor et Pollux, et dès que les habitants de cette ville eurent appris l'entrée dans le port d'un navire orné des images de ces divinités, ils accoururent afin de leur rendre hommage. Saint Paul profita de cette occasion pour prêcher l'évangile². Les Réghiens se moquèrent de lui, et s'amuserent à l'interrompre.

Saint Paul crut alors devoir, afin de les sauver, se servir de la puissance d'opérer des miracles qu'il tenait de Dieu. Il dit donc aux nombreux habitants de Reggio qui étaient présents : « Pour comprendre toute l'importance des vérités que je vous annonce, écoutez-moi tant que brûlera la petite bougie de deux onces que voici. » Et il la leur montrait.

1. Plin, l., III, cap. viii. — *Ibid.*, l. XIII. — 2. *Corn. a Lapide*, in cap. xxviii, *Act.*; Simon, *Dict. Bibl.*, Reggio.

Curieux de savoir ce que cet étranger pourrait bien leur apprendre de nouveau et de beau, en aussi peu de temps, les Rhégiens promirent d'écouter.

Il y avait au bord de la mer une colonne de marbre sur laquelle saint Paul plaça sa petite bougie, qui s'alluma subitement d'elle-même, et qui éclaira une prédication presque aussi longue que le fut la nuit. Frappés de ce prodige évident, les Rhégiens se convertirent au christianisme, et saint Paul leur laissa un certain Stephanus pour les mieux instruire et les fortifier dans la foi. Une église fut construite au lieu du miracle, et la colonne y fut placée au milieu de l'autel. Chaque année, une fête commémorative est célébrée, et voici l'oraison de cette fête : « O Dieu, qui à la prédication de l'apôtre Paul, pendant qu'une colonne de pierre était divinement illuminée, avez éclairé les Rhégiens du flambeau de la foi, donnez-nous, nous vous en prions, de mériter d'avoir comme intercesseur dans les cieux celui que nous avons eu sur la terre comme prédicateur de l'Évangile : Par N.-S. J.-C.¹, etc. ».

Josué avait jadis commandé au soleil de prolonger sa lumière ; saint Paul commanda la même chose à une petite bougie, dans l'intérêt des âmes. Le soleil avait obéi à Josué, et la petite bougie obéit à saint Paul.

Le séjour de l'apôtre à Reggio fut de très courte durée ; il partit le lendemain même de son arrivée. Le vent du midi qui soufflait poussa le navire jusqu'à Pouzzoles en vingt-quatre heures. Un touriste

1. *Vita di S. Paolo*, t. IV, p. 48. Roma, 1750.